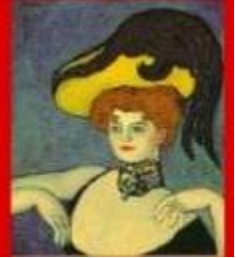


NUMERO 342

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde— PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNÈS AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Lacan Quotidien



Éditorial

Catherine Lazarus-Matet

Lacan Quotidien, c'est « LQ = pep ! ». Ou peps, les deux se disent. C'est l'équation que l'on m'a indiquée. Pep, dit le dictionnaire Larousse, c'est un mot familier et ... vieux, - mais pas obsolète !-, qui signifie dynamisme, vitalité. Ajoutons ardeur, enthousiasme, entrain, punch. Oui, bien sûr, il faut que ce soit ainsi. Imaginons LQ versus l'inverse : mou, rabat-joie, amorphe, inerte, sans entrain... Le mot, pep, n'est pas ... enthousiasmant, mais l'idée du *pepper*, dont il est issu, ça, oui. Du piquant, d'accord. Alors LQ fait sa rentrée, avec la pointe de piment nécessaire qui est sa marque de fabrique. Alors *pim* plutôt que pep, *pim* pour psychanalyse indéfectiblement mordante. Mais passons aux choses sérieuses.



Anne Ganivet-Poumellec, qui a su, deux années durant, donner le nec plus ultra du *pim* à LQ, avec sa fine équipe, transmet à celle-ci de quoi placer ce LQ de rentrée sous le signe du frisson. Frisson d'émotion, de vie et de justesse autour du film *A ciel ouvert* de Mariana Otero, tourné au Courtil, quand la question de l'autisme requiert toujours notre vigilance ; immortel frisson d'effroi avec un autre film, *Psychose*, revisité ici. Frisson résonne avec traumatisme, pas seulement le *troumatisme* partagé du non rapport sexuel, mais ses multiples facettes offertes, entre autres finesses, dans [les vidéos du site des prochaines Journées de l'ECF](#).

Et très vite, pour la suite, des pointes, des flèches, des alertes, sur le réel du monde qui appelle notre attention.

Encore un mot à propos du pep. L'usage français l'a fait devenir peps, mais le Trésor de la Langue française le dit pep, du *full of pep* made in USA. Au Canada, on use d'un qualificatif pour dire que quelqu'un en a, du pep : il, ou elle, est « peppé » ou « peppée ». Souhaitons joyeuse continuation à LQ peppé !

Cocteau voulait des films qui soient le même rêve fait tous ensemble, le Créon de Jean Anouilh pensait que « rien n'est vrai que ce qu'on ne dit pas ». Jacques-Alain Miller, lors de l'entretien qu'il a donné sur France-Culture avec Clotilde Leguil en juillet, à l'occasion de la parution du Séminaire VI, *Le désir et son interprétation*, disait, dans un propos sur le cauchemar, que « la vie vigile c'est une façon de se tenir à distance et de tenir à distance les vérités que nous ne pouvons pas assumer ». LQ continuera de veiller à être d'une vigilance peppée et réveillée.

--- À ciel ouvert et Le Courtil ---

Un film rare sur le sentiment de la vie

Bruno de Halleux

Le 14 septembre dernier, le Courtil organisait en avant-première une projection (1) du film *À ciel ouvert* de Mariana Otero qui a passé près d'une année dans l'institution, pour la réalisation de ce documentaire.

J'ai aimé le film, beaucoup !
Je me suis demandé ce qui m'a tant plu.

C'est un film réussi sur les enfants et il très difficile de réussir un film sur ce sujet.

Dans le débat qui a suivi la projection, Philippe Hellebois indiquait aussi qu'il est rare de réussir un film sur la psychanalyse. Ce documentaire est en effet un film sur la psychanalyse, sur la psychanalyse appliquée, celle qui surgit d'une clinique originale et inventive déployée au Courtil. Voilà certainement une première raison au plaisir que j'ai eu à découvrir le travail de Mariana Otero.



Anne Lysy, toujours dans le débat, nous a dit combien ce film touche à la poésie. Sa forme, la beauté des images, le rythme, les couleurs, la musique, le tact, le traitement des plans et enfin le montage, Mariana Otero n'a pas seulement réalisé un film sur la psychanalyse, elle en a fait une œuvre, une œuvre au sens artistique du terme, c'est-à-dire qui procure au spectateur une réelle satisfaction.

C'est la première fois que je rencontrais Mariana Otero – je ne la connaissais pas et n'avais vu aucun de ses précédents films. Bernard Seynhaeve, le directeur du Courtil, à qui on demandait quelques mots sur l'origine de ce projet, témoignait de son impression forte lors de sa rencontre avec la réalisatrice. Quand il l'a rencontrée, il a compris très vite que ce serait elle, Mariana Otero, elle seule, qui pourrait réaliser un tel film sur les enfants, sur les intervenants, sur la vie quotidienne de l'institution.

Il faudrait demander à Bernard Seynhaeve le pourquoi de son impression si forte. Ou mieux encore, il faut découvrir le film, dès qu'il sort en salle, en goûter chaque image, écouter les enfants, Amina, Allisson, Kevan, saisir leur liberté de parole, de jeu, de mouvement – c'est aussi vrai pour les intervenants. Une bonne humeur y règne, une joie s'y manifeste – celle que Lacan souhaitait davantage parmi les analystes – et une rigueur s'y découvre dans les offres, dans l'écoute et dans la lecture de la clinique dont les intervenants rendent compte.

Il faut bien dire qu'en filigrane de ce film, il y a les parents, ceux qui ont fait confiance au directeur, à Alexandre Stevens, aux intervenants et à la réalisatrice. Il y a surtout les enfants, leurs questions, leurs impasses, leurs découvertes et le plaisir qu'ils ont à se découvrir acteur et actrice presque à leur insu. Car si la caméra est bien présente, si Mariana Otero est à part entière présente dans le film, elle arrive très vite à se faire oublier, à se faire discrète et ainsi, sans tout montrer, elle parvient à faire voir ce qui ne relève pas de l'image. Elle filme une ambiance, le sentiment de la vie, des rires et des sourires, des pleurs et des cris, des semblants. Elle filme ce qui se dit et ce qui s'y *mi-dit*, elle crée une atmosphère où le spectateur se retrouve très vite, dès les premières images, plongé dans la vie du Courtil, un peu comme s'il y prenait part *in vivo* pendant une heure et demie.

C'est cela qui m'a plu. C'est un film qui approche son objet avec le même tact et la même écoute que ceux dont un analyste doit faire preuve quand il reçoit un patient.

Vite, courez-y !

(1) : La projection, suivie d'un débat et d'une réception, animé par Alexandre Stevens, avec la réalisatrice, la mère d'un enfant du Courtil et quelques invités a réuni plus de cinq cents personnes au complexe Imagix à Tournai.

L'univers du possible

Delia Steinmann

Vendredi 27 septembre, 20h30. Le cinéma Le Méliès présente à Grenoble le film *À ciel ouvert*, en avant première. Quelques mots d'introduction et une bienvenue sobre, décidée à laisser la place à la découverte, accueillent le public. Dans la pénombre, des séquences du "dernier Woody Allen" rappellent encore des liens avec le bruit de la ville et les restes du quotidien. Silence. L'entrée dans le film saisit le spectateur dès les premières images. Le regard d'une enfant l'attrape, tout comme celui de la petite fille est attrapé : il n'y a pas de caméra cachée dans l'univers du possible. Celle de Mariana Otero fait partie de l'expérience, provoque, accompagne, témoigne. On rentre dans la

dimension du possible en douceur, comme si l'on était invité à avancer dans une maison qui devient vite un "chez soi".

Le Courtil est un lieu où des enfants, accompagnés par des adultes orientés par la psychanalyse lacanienne, peuvent construire des alternatives au destin de folie auquel la référence à la norme pourrait les conduire. Avec délicatesse et pudeur, des adultes prêts à se mettre en question plutôt qu'à ravalier leur présence à une technique, partagent des moments de recherche. Celle-ci donne les fondements du respect de la singularité qui offre, à chaque enfant, le début de sa liberté d'agir dans le sens de la vie. Pas de vérité absolue chez ces spécialistes remarquables : leur devise est l'acceptation du semblant comme ciment de toute relation humaine. Ainsi, aucun idéal ne vient voiler le soleil de ce ciel ouvert : pas d'enfant standard mais un être en devenir, pas d'impératif d'autonomie mais l'accompagnement dans l'acceptation de soi, pas de forçage volontariste mais la création des espaces où le désir puisse émerger.

Le film de Mariana Otero perce le mur des impostures scientifiques et éveille à un autre traitement possible de la souffrance, à la lumière de la psychanalyse lacanienne. La leçon des praticiens, filmés aux côtés des enfants accueillis, démontre la puissance d'un savoir disjoint de la volonté de pouvoir. Les enfants enseignent que, dans ces conditions, ils peuvent avancer, en toute confiance.



Le Courtil en trois questions

Extraites du dossier de presse du film, on lira ici les réponses à trois questions posées aux responsables du Courtil. L'une à Dominique Holvoet, directeur adjoint, une autre à Alexandre Stevens, directeur thérapeutique et la troisième à Bernard Seynhaeve, directeur.

Racontez-nous l'histoire du Courtil

Dominique Holvoet : C'est en 1983 que le docteur Alexandre Stevens, alors jeune psychiatre et psychanalyste en formation dans l'École du docteur Lacan, fonde le Courtil, installé en Belgique, mais dans la banlieue de la grande agglomération Lille-Roubaix-Tourcoing. Il s'agit d'un projet résolument orienté par la psychanalyse qui articule la nécessaire protection de l'enfant en souffrance psychique avec l'accueil de sa particularité en tant que sujet.

Le projet du Courtil trouve refuge dans un institut médico-éducatif tenu jusque-là par une congrégation religieuse. Une heureuse rencontre entre le nouveau directeur, Bernard Seynhaeve, et le jeune psychiatre permet que s'ouvre le « Courtil de base » où les enfants peuvent évoluer dans une ferme dans laquelle ont été installés un hébergement et un centre de jour. C'est là que trente ans plus tard, se tourne le film. Véronique Mariage, alors professeure de l'école toute proche, rejoint l'expérience pionnière. De nombreux autres professionnels attachés à la psychanalyse suivent rapidement et contribuent par leur travail clinique et théorique à l'élaboration de l'expérience.

Devant l'évolution positive des enfants, le Courtil s'étend ; une seconde section est créée. En 1993, après dix années d'expérience avec les enfants, Alexandre Stevens fonde avec Philippe Bouillot et moi-même la troisième section du Courtil, le Courtil Jeunes Adultes. Aujourd'hui le Courtil accueille pour des séjours de longue durée en service résidentiel ou en accueil de jour plus de 250

enfants et jeunes adultes. Il contribue en outre à la formation de nombreux intervenants, accueillant chaque année une cinquantaine de stagiaires du monde entier.



Quelles modalités de travail mettez-vous en œuvre au Courtil ?

Alexandre Stevens : Quand nous disons que c'est une institution orientée par la psychanalyse, que désignons-nous ainsi concrètement ? Il n'y a pas de cures analytiques au Courtil, et c'est très important de le souligner, mais un usage pratique du psychanalyste. Nous voulions par ce choix éviter un double écueil : celui du psychanalyste spécialiste et celui de l'institution salle d'attente du psychanalyste. La psychanalyse irrigue le travail, un grand nombre des membres

de l'équipe sont, ou ont longuement été, en analyse. Mais le travail se fait dans le partage du quotidien avec les enfants. Alors que fait-on ? Que dit-on ? Il n'y a pas de règle absolue, mais nous cherchons à laisser au cas par cas une large place à l'invention, à la rencontre, à la surprise. Car pour ces enfants en grande souffrance subjective, l'invention, toujours un peu symptomatique, est essentielle, elle est une part de leur solution, elle leur permet de se stabiliser ou de commencer à produire une solution

Au Courtil, nous soutenons ces inventions du sujet à tous les niveaux de la vie quotidienne. Les ateliers, qui rythment les journées et qui sont le lieu principal de leur élaboration, sont laissés à la liberté et à la créativité des intervenants (c'est ainsi que nous appelons tous ceux qui travaillent sur le terrain, qu'ils soient éducateurs ou responsables). Il n'y a pas d'objectif à atteindre *a priori*. Parfois la visée est plus précise, ainsi l'atelier «semblant» de Véronique Mariage qu'on voit dans le film et qui permet aux enfants d'entrer dans cette dimension du semblant, du jeu, où les mots sont un peu moins réels.

Le travail avec les parents fonctionne sur le même principe. Ils sont reçus à un rythme qui se décide au cas par cas. En principe les parents ne peuvent pas entrer dans la partie du Courtil où vit leur enfant afin de respecter l'intimité du jeune et sont donc reçus dans un bureau. Mais il peut y avoir des exceptions.

La pédagogie est aussi présente au Courtil. Chaque fois que possible, les jeunes sont inscrits dans le régime scolaire, ordinaire ou spécialisé (1), et pour ceux qui nécessitent une prise en charge pédagogique plus personnalisée, il y a également une structure interne à l'institution, appelée joliment «L'Éveil».

L'effet thérapeutique de notre travail quotidien est aussi lié au fait de rendre la vie agréable. Les groupes du Courtil ne sont pas des groupes thérapeutiques mais des groupes de vie : plaisir et jeu y ont leur place.

Pourquoi avez-vous accepté de vous laisser filmer par la caméra de Mariana Otero ?

Bernard Seynhaeve : Nous avons accepté parce que c'était la caméra de Mariana Otero. Ou plutôt, parce que c'était Mariana. Je connaissais vaguement Mariana Otero, mais je ne connaissais pas Mariana. J'ai visionné son premier film. L'énonciation y était. Ce qui la turlupina dans ce film,

c'était ce qui fait la singularité des êtres parlants, leurs failles. L'Humain. J'ai donc été intéressé de faire sa connaissance. Ce fut une rencontre. Il m'a fallu un peu de temps pour rencontrer la personne, soit percevoir quelque chose de son énonciation au-delà de son énoncé. Je pense pouvoir affirmer qu'il en a été ainsi pour tous ceux qui l'ont rencontrée dans l'institution. Pas seulement tous les intervenants, mais aussi, et même surtout, les enfants. A travers nos rencontres répétées et ses questions, toujours orientées vers le même point, nous nous sommes fait une petite idée de ce qui la préoccupait, de ce qui la tannait, de ce qui brillait pour elle dans sa vie : elle voulait comprendre, elle voulait savoir. Elle avait un désir ardent de comprendre pour raconter le vécu des enfants, leur joie de vivre, mais aussi leur insupportable, au plus près du quotidien. Mariana a passé plusieurs mois au Courtil pour effectuer son repérage. Elle a ensuite passé trois autres mois pour réaliser son film. C'est dire si nous avons pu nous parler, échanger. Mariana a donc pleinement acquis notre confiance, celle de tous les travailleurs du Courtil, celle des enfants, et celle des parents, sans résistance.

(1) : En Belgique l'école n'est pas organisée tout à fait de la même façon qu'en France. En Belgique, si un enfant ne peut pas suivre le programme, il peut bénéficier d'un enseignement adapté qui est proposé dans des écoles dites « spécialisées ». www.courtil.be

**Retrouver l'entretien de Mariana
Otero
dans [LQ n°340](#)**



**Les sorties en avant-première du
film *À ciel ouvert***

Avant sa sortie en salle dans toute la France le 8 janvier 2014, le film de Mariana Otero sera projeté en avant-première dans plusieurs villes.

Le 24 octobre à Bayonne, au cinéma L'Atalante. Dans le cadre d'un programme d'Éducation à l'image, Mariana Otero sera l'invitée d'honneur.

Le 19 novembre à Albi, au cinéma Cinémoivida, dans le cadre du Festival Les Œillades.

Le 21 novembre à Angers, au cinéma Les 400 Coups, dans le cadre d'une table ronde sur le cinéma engagé avec l'Université d'Angers

Le 12 décembre à Lille, au cinéma Le Metropole ou Le Majestic.

le site du film : http://www.acielouvert-lefilm.com/p/le-film_17.html

et sur Facebook : <https://www.facebook.com/acielouvertlefilm>

--- FRISSON ---

***PSYCHOSE* : Le réel sous la douche**

Marga Auré

« La peur peut-elle être réjouissante ? » (1) - se demandait Alfred Hitchcock qui avait évidemment pour réponse une idée bien précise de ce que le spectateur allait chercher dans les salles de cinéma. Des frissons ! Le maître moderne du suspens concevait le frisson comme la façon d'impliquer le public. Après tout, « des millions de gens, chaque jour, paient des sommes d'argent pharamineuses et se compliquent la vie simplement pour jouir de la peur » (2). Il voulait donc provoquer des frissons et faire ressentir ces « secousses » sans quoi, pensait-t-il, les gens deviennent léthargiques et gélifiés.



Le pari est réussi avec son film *Psychose* (1960) car en matière de frisson, ce film continue de produire autant d'effets, cinquante ans plus tard et après l'avoir vu et revu. Peu importe si l'on connaît l'histoire. L'ombre d'Anthony Perkins derrière le rideau de la douche déclenche encore toutes sortes de tressaillements et sursauts et le coeur s'accélère autant lorsque Janet Leigh glisse, dans la nudité de son corps, dos au mur carrelé, entre la musique stridente des cordes de Bernard Herrmann et le bruit de l'eau mêlée au sang pour se précipiter dans l'abîme du vide du trou noir de la baignoire.

J'en ai fait l'expérience au Mans, invitée par l'ACF à son espace « cinéma et psychanalyse ». Regardant *Psychose*, le spectateur se trouve en état d'attente anxieuse, pris au piège. Pris au piège comme les personnages Marion Crane et Norman Bates et comme les oiseaux empaillés qui décorent les murs de la maison hopperienne qui héberge la folie. Le voyeurisme de Hitchcock excite le voyeurisme du public dès le début du film. Rappelez vous. Après le premier plan du film, une prise de vue panoramique sur Phoenix en Arizona, Hitchcock fait pénétrer sa caméra par une fenêtre entrouverte, aux stores à demi-fermés, dans l'intimité d'une chambre d'hôtel où l'oeil du

spectateur découvre un homme et une femme qui viennent de faire l'amour. Marion est amoureuse et, dans sa jouissance de femme, elle est prête à tout pour l'amour de Sam. Elle pourrait, pour lui, devenir sa secrétaire et s'imaginer coller des timbres dans son arrière-boutique, près de lui. Sam ou le ravage d'une femme. Car elle pourrait aussi voler 40.000 dollars et courir s'imaginant s'enfuir loin de tout vers une île déserte auprès de Sam.

Psychose se développe en deux parties qui peuvent fonctionner de façon parfaitement autonome pouvant composer deux histoires courtes et indépendantes. Une torsion centrale se fait autour du vide de la bonde où le sang se précipite laissant apparaître l'oeil de Marion Crane et son regard mort qui annoncent une seconde histoire où se dessine l'intimité du *serial killer*. Le film est structuré à partir de ce point comme une bande de Möbius à l'armature d'un 8 : d'un premier coté du cercle, où les fortunes et les infortunes d'une femme amoureuse la conduisent à son énigmatique vol, Hitchcock nous précipite vers l'autre coté du cercle où la « faillite » de l'amour dans la psychose, « l'amour mort » d'un fou délirant le pousse à l'abominable crime.



Ce qui m'a donné des frissons cette fois-ci dans *Psychose* furent les deux sortes de réels que le personnage de Marion Crane rencontre. Marion ou la contrainte du réel. Ce qui semblait impossible - dans le point de mire où l'infini se dessine - devient à l'instant possible et Marion Crane se trouve tout d'un coup, par la force du hasard, avec une liasse de 40.000 \$ dans son sac. C'est ça la contingence, « il y a un statut propre du contingent qui, lui, est lié à l'impossible, et qui est la condition de l'événement comme réel » (3). À partir de ce réel, à partir du moment où Marion Crane doit mettre cet argent dans son sac, elle peut choisir en tant que sujet de son destin. On lui demande de déposer cet argent à la banque, mais elle décide à l'instant même - avec culpabilité ou remords, peu importe - de voler cet argent et de partir sur la route de la côte ouest de Californie avec le rêve de rejoindre Sam. Les contingences de la vie avec leurs marques de jouissance trament l'étoffe de notre inconscient car « la place du réel, va du trauma au fantasme - en tant que le fantasme n'est jamais que l'écran qui dissimule quelque chose de tout à fait premier, de déterminant dans la fonction de la répétition » (4). Hitchcock donne peu d'éléments de la vie antérieure de Marion Crane. Elle court tout au long de cette première partie du film à travers les coulisses de son

rêve d'amour et de son fantasme. Elle a rencontré, avec ces 40.000 \$, une sorte de réel qui prend place (peut on supposer), dans l'existence antérieure de l'héroïne par la répétition qui introduit cet imprévu dans l'enchaînement signifiant de son histoire, de son rêve et de son fantasme. Il s'agit donc d'un réel qui, de la contingence, fait répétition.

Dans une pièce sordide, derrière le bureau, Marion Crane converse avec Norman Bates entre les oiseaux empaillés et les regards voyeuristes des spectateurs. Elle se regarde aussi un instant et elle se voit prise au piège par son fantasme et à nouveau elle décide : *Il faut que je dorme, demain j'ai une longue route. Il faut que je rentre à Phoenix. Je me suis prise moi aussi dans un piège et je voudrais tout refaire, pouvoir m'en arracher ! Mais c'est peut-être trop tard.* Elle se lève à ce moment, en remerciant Norman Bates, pour se diriger ensuite vers la douche comme dans un rituel de joie purificateur.

Et voici le frisson, le cri, l'accidentel. Marion Crane rencontre le réel sous la douche. Un autre réel. Deuxième sorte de réel - cette fois-ci – impossible à placer dans le circuit subjectif de la répétition et du fantasme. Elle n'en aura plus le temps. Au-delà de la décision du sujet, tout est joué et elle rencontre ce réel dans sa pure contingence. Elle s'était arrêtée dans le motel de Norman car au volant, fatiguée, éblouie par les lumières éclatantes des autres voitures et ralenti- il pleuvait des cordes -, elle a vu les lumières d'une enseigne - *Bates Motel* ; car Norman n'avait pas ce soir-là oublié d'allumer son panneau lumineux. Toutes ces contingences ensemble ont fait que Marion est tombée au mauvais endroit et au mauvais moment. Elle a fait la pire des rencontres et trouvé la mort par la main du *serial killer* empoignant le couteau. Quel absurde ! « La relation cause-effet ne vaut pas au niveau du réel sans loi, elle ne vaut que comme rupture entre la cause et l'effet » (5). Frissons encore !



Heureusement une psychanalyse peut mener un sujet vers un chemin radicalement différent et « du réel faire hasard » (6).

Quelle beauté de film !

(1) Alfred Hitchcock, *Hitchcock par Hitchcock*, Flammarion, Paris, 2012, p.221

(2) *Ibid.*

(3) : Miller J.-A., « Introduction à l'érotique du temps », *La Cause Freudienne*, n° 56, p. 81

(4) : Lacan J., *Le Séminaire XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 58-59.

(5) : Miller J.-A., « Le réel au XXI siècle. Présentation du thème du IX Congrès de l'AMP », *La Cause Freudienne*, n° 82, p. 94

(6) : Laurent E., « Du réel faire hasard », *Le Bulletin*, ACF-Aquitania, juin 1994, p. 6.

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

présidente [eve miller-rose](#) eve.navarin@gmail.com

rédaction [catherine lazarus-matet](#) clazarusm@wanadoo.fr

conseiller [jacques-alain miller](#)

▪ rédaction

coordination [catherine lazarus-matet](#) clazarusm@wanadoo.fr

comité de lecture [pierre-gilles gueguen](#), [jacques-alain miller](#), [eve miller-rose](#), [anne poumellec](#), [eric zuliani](#)

édition [cécile favreau](#), [luc garcia](#), [bertrand lahutte](#)

▪ équipe

▪pour l'institut psychanalytique de l'enfant [daniel roy](#), [judith miller](#)

▪pour babel

-Lacan Quotidien en argentine et sudamérique de langue espagnole [graciela brodsky](#)

-Lacan Quotidien au brésil [angelina harari](#)

-Lacan Quotidien en espagne [miquel bassols](#)

-pour Latigo, [Dalila Arpin](#) et [Raquel Cors](#)

-pour Caravanserail, [Fouzia Liget](#)

-pour Abrasivo, [Jorge Forbes](#) et [Jacques-Alain Miller](#)

diffusion [éric zuliani](#), [philippe bénichou](#)

▪traductions [chantal bonneau](#) (espagnol) [maria do carmo dias batista](#) (lacan quotidien au brésil)

▪designers [viktor&william francoizel](#) vwfcbzl@gmail.com

▪technique [mark francoizel & olivier ripoll](#)

▪médiateur [patachón valdès](#) patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

▪ecf-messenger@yahoogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : [philippe benichou](#)

▪pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse

▫ responsable : [gil caroz](#)

▪ amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : oscar ventura

▪ secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychoanalysis ▫ responsables : anne lisy et natalie wülfing

▪ EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela associação mundial de psicanálise (amp) em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : maria cristina maia de oliveira fernandes

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR [CLIQUEZ ICI.](#)

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (catherine lazarus-matet clazarusm@wanadoo.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",

Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫

Paragraphe : Justifié ▫ Notes : *manuelles* dans le corps du texte, à la fin de celui-ci, police 10 •

• *À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris. •

